

## Derrière la mère, il y a une femme

Stéphanie Luna Luna

«Être mère» est une fonction, un statut mais c'est aussi une position subjective. On peut occuper une position maternelle, être identifiée à une mère, sans avoir d'enfant et avoir des enfants sans pouvoir être mère. La capacité à mater n'est pas naturelle. Pierre-Gilles Guégen précise que pour Lacan «la maternité est, chez les humains, un fait de culture et non un fait de nature»<sup>1</sup>, ce qui revient à dire que «la maternité n'a rien à voir avec le destin des mères»<sup>2</sup>, et soulage de la question de savoir si on est une bonne mère ou pas vis-à-vis de son enfant.

Winnicott parlait de mère suffisamment bonne, celle qui ne manque pas, qui sait comment faire, qui se place du côté du soin et qui est abondante. La mère, en répondant à la demande, se présente comme celle qui détient le savoir. A ce titre, elle peut se faire représenter dans l'imaginaire comme le sujet à la gueule ouverte, la mère lacanienne «quaerens quem devoret, elle cherche quelqu'un à dévorer»<sup>3</sup>. La mère peut donc prendre toute la place ; être dévoré ou dévorante.

Cette mère suffisamment bonne, est un idéal très présent dans notre société ; Jacques-Alain Miller pose la question de son existence. Il précise : «la mère n'est suffisamment bonne, qu'à ne pas l'être trop, qu'à condition que les soins qu'elle prodigue à l'enfant ne la détournent pas de désirer en tant que femme»<sup>4</sup>. Derrière la mère, il y a une femme, et pour qu'un espace soit possible pour elle comme pour l'enfant, il faut qu'elle soit manquante, qu'elle désire ailleurs. Être mère comme femme confronte le sujet à son rapport au manque et au désir.

L'exemple de Médée, montre «ce qui arrive quand surgit le «de la femme» tapi dans la mère – quand la logique du signifiant femme l'emporte sur la mère - quand la castration l'emporte sur l'avoir qui la masque»<sup>5</sup>.

En tuant ses enfants, Médée arrache l'agalma, pour atteindre l'homme qui l'a trahie et elle le frappe dans sa béance. «Son acte, en effet, n'est pas le soin ; son acte n'est pas de nourrir l'homme, ni de le protéger, c'est de le frapper ; sa menace, de pouvoir toujours le faire»<sup>6</sup>.

Médée par ce choix interroge «le rapport du parlêtre à la féminité et la déchirure au sein même du féminin entre femme et mère»<sup>7</sup>. Par cet acte, elle nous dit : «il n'y a pas d'instinct maternel entre mère et enfant» sans la médiation d'une garantie tierce dont elle dénude la fonction de suppléance»<sup>8</sup>. La femme peut être mère et donc pas toute mère si elle est arrimée par la parole à la cause du désir d'un homme.

La femme n'a rien – et donc n'a rien à perdre. Comme le dit J.-A. Miller, «une vraie femme, à la mode de Lacan, ne recule devant rien, devant aucun sacrifice, quand le plus précieux est en jeu – devant rien, là où l'homme, obnubilé, empêtré par ce que lui, a à perdre, ne s'avance pas, détourne le regard, passe à autre chose»<sup>9</sup>.

1. Guégen, P.-G., «Être mère et femme», La petite Girafe, Champ freudien, n° 18, décembre 2003, p.12.

2. Ibid. p.13.

3. Miller, J.-A., «La logique de la cure du Petit Hans selon Lacan», La Cause freudienne, Navarin, n°69, 2008, p. 102.

4. Miller, J.-A., «L'enfant et objet», La petite Girafe, Champ freudien, n°18, décembre 2003, p.7.

5. Miller, J.-A., «Médée à mi-dire», La lettre Mensuelle ECF- ACF, n°122, 1993, p.20.

6. Ibid.

7. Terrisse, C., «Le choix de Médée», La lettre Mensuelle ECF-ACF, n°122, 1993, p.24.

8. Ibid. p.24

9. Miller, J.-A., op. cit., Ibid.